

LP LEGRAND

8 Boulevard c Gallet 42120 Le coteau

[ce0421489r@ac-lyon.fr](mailto:ce0421489r@ac-lyon.fr)

Professeur M. Wille P.L.P2. Lettres-Histoire

## Nouvelle

« De tous les maux les plus douloureux sont ceux que l'on s'est infligés à nous-mêmes »

De longs et éprouvants mois que l'on m'a abandonnée dans ce mouiroir qui me sépare de la vie. Ces murs incolores m'enferment inévitablement dans leur désespoir. Je suis seule, seule dans cette misérable chambre d'hôpital. Dévorée par mes angoisses, mes peurs et ma douleur qui ne cessent de s'amplifier. Noyée dans l'anarchie de mon esprit, sanglotant ma peine et ma haine. Je me suis perdue dans l'obsession de ma chair.

Il est déjà tard, mais les esprits indisciplinés comme moi n'ont pas encore fermé l'œil. Un cortège d'idées sombres se déchaîna en moi augmentant mes doutes et mon grain de folie. Je garde en moi ces derniers instants flous où ma raison était encore apercevable, où mes hantises n'avaient pas pris le dessus face à mes pensées, peu à peu assombri par l'élan de mes obsessions. J'arrachai de rage cette sonde qui tentait de maintenir mon frêle corps en vie. Autour de moi s'agglutinèrent des fantômes en blouses blanches, l'affolement de ces pantins blafards me glaça tel un cadavre, leurs yeux remplis d'inquiétude percèrent à peine les miens.

« Azilys tu es meurtrie dans ton silence, la maladie est en train de te tuer. Tu dois te battre. » Les mots de cette douce infirmière résonnèrent tel un boomerang dans ma tête. Je me suis perdue dans l'ancrage de mes règles que je me suis naïvement composées dans la fragilité qu'était mon être.

Je hais cette misérable fille que je suis devenue. Cette fille aux cheveux longs tombant sur son visage, dissimulant sa profonde détresse. Cette fille aux yeux dénués d'espoir. Cette fille au teint blanchâtre. Cette fille si fine, à la silhouette tranchante. Cette Fille aux os saillants, aux joues creusées. Elle est effroyable pour nous tous.

Ce poids plume que j'étais devenue et que je haïssais pourtant, je le trouvais difforme et beaucoup trop pesant pour une hallucinée comme moi. Quand est-ce qu'on comprendra que personne ne peut me sortir du cachot que je me suis construit. Personne ni même moi.

Abattue par ce dérisoire combat, le combat d'une jeune fille tombée trop brutalement par la cruauté de ses propres cauchemars. J'étais devenue mon ennemie, et ma mort n'était plus qu'un compte à rebours. Je suis une grenade, dégoupillée, prête à exploser. Je ne suis plus maître de moi-même, et je sais amèrement que l'obsession a pris le dessus. Je suis terrifiée à l'idée de perdre la maîtrise de mon corps, le contrôle de mon alimentation. J'entends constamment ces voix éclater dans ma tête, troublant ma conscience. Elles me chuchotent que je ne suis qu'une épave et me répètent que je suis grosse, que je ne suis qu'une piteuse gamine incapable de faire quelque chose de bien dans sa vie. Le dégoût m'a alors affamée, régurgitant l'accumulation de souffrances déambulant en moi. Je vacille dans mon propre monde que personne ne parviendra à comprendre.

Deux pieds à terre, modique corps relevé. Je frôle le sol, avance jusqu'à la salle de bain. Essoufflée, épuisée et si faible. Je plonge mon regard dans le brouillon qu'est mon image. Stoïque face à mon reflet, je voudrais tant soulager toute la colère qui m'emprisonne aujourd'hui dans ce triste hôpital. J'avale à peine trois gorgées d'eau puis je retourne me glisser dans mon lit de mort.

J'entremêle quelques mots sur cette feuille, griffonnant mon trop plein de maux.

*« Cher docteur, si vous saviez comme mon petit cœur a mal. Je me suis détruite et je crois qu'aujourd'hui j'ai pris conscience que je ne pouvais plus m'en sortir seule. J'ai creusé ma tombe en tombant progressivement dans le vicieux cercle de la maladie. Pardonnez-moi de ne pas avoir été très coopérative face aux nombreuses portes que vous m'avez ouvertes. Comprenez qu'il est dur pour une jeune fille n'ayant aucune confiance en elle, d'accepter celle des autres. Comprenez aussi qu'il n'est pas facile pour moi d'accepter ces fichus kilos qui rendaient mon apparence encore plus laide qu'elle ne peut être. Et si vous saviez comme je suis apeurée de vous dire aujourd'hui que j'ai trouvé la force d'attraper vos mains tendues. Docteur, aujourd'hui j'ai dix-sept ans et ma vie s'est brisée le jour où j'ai supposé que j'étais légèrement trop grosse »*

Douloureusement, je me replonge dans ma douce enfance qui aujourd'hui creuse misérablement ma poitrine. Définie comme un rayon qui éclairait mon entourage. Fillette animée par la vie qu'elle aimait tant. J'étais cette enfant discrète, passionnée par l'art ce qui amusait beaucoup mes parents. Si jeune et déjà accaparée par la réussite. Je ne supportais guère l'échec, je me sentais obligée de me surpasser afin d'atteindre mes objectifs. Comme Icare, je voulais atteindre bêtement le Zénith. Je me remémore souvent ce plaisir constant que je prenais à manger, manger comme tout être de mon âge. Je me souviens encore, avec mélancolie, de ce visage potelé tendrement illuminé par la vie. Comme disait Victor Hugo « Le bonheur suprême de la vie, c'est la conviction qu'on est aimé, aimé pour soi-même, disons mieux, aimé malgré soi-même. » Et j'avais cette conviction d'être totalement comblée par l'amour d'une famille unie qui se dépassait pour me rendre simplement heureuse. Je scintillais comme peuvent scintiller nos étoiles, et sûrement, avec insouciance, j'oubliais parfois les petits malheurs qui s'opposaient à cette vision majestueuse que j'avais de la vie. Je ne manquais absolument de rien et sans que personne ne puisse réellement comprendre, cette clarté s'est peu à peu assombrie. J'avais grandi et j'errais sobrement dans la foule, dévisageant tout ces corps largement plus minces que moi. J'envie excessivement toute la beauté que ces silhouettes peuvent dégager. Confrontée aux regards des autres et à la noirceur de leurs mots, je me suis alors trouvée beaucoup

disgracieuse, laide à en faire fuir les spectres. Je ne me reconnaissais plus, ne voyant qu'un tas de graisse engloutir ces tristes et malheureux aliments que j'osais encore m'infliger. Mais quelle honte ! Quel désastre de se donner le simple droit de vivre. Je me suis coupée du monde extérieur, me recroquevillant sur moi-même. Je ne m'alimentais plus, ou bien lorsque je me résignais à manger de maigres aliments je finissais inéluctablement par vomir toute ma culpabilité. J'étais coupable de mon malheur, et je me devais de me punir de ce délit. Seule ma balance discernait le bien du mal. Écrouée dans le ténébreux piège dans lequel j'étais bêtement tombée. Je dégringolais au rythme de mon poids, n'arrivant plus à discerner ma propre personne. Je broyais continuellement du noir, j'imaginai très souvent la faucheuse prendre compassion de ma souffrance, fuyante face au désarroi de mes proches, déchirée par la torture qu'engendrait ce terrible dégoût. J'étais simplement résignée à mourir pour pouvoir selon mes illusions vivre. Abandonnée dans ma propre bataille.

J'aurais voulu y croire, croire en cette foutue guérison. Seulement mon angoisse rendait l'espoir indécélable. J'étais peut être alors destinée à rester enfermée entre ces quatre murs révélant l'épouvantable tristesse de nombreux écorchés.

Quelques semaines après mon arrivée, j'étais devenue un fantôme vagabondant dans les mémoires des prétendus médecins. Torturée par toute la maltraitance que je m'étais infligée. Mon œsophage brûlé par mes incessants vomissements. Mes poumons abîmés tout comme mon foie, mes reins. Mon cœur à jamais meurtrit. Mes cheveux décidèrent de m'abandonner, tombant les uns après les autres. J'étais devenue cadavérique, le bleu de mes veines transperçait ma chair. Plus un sourire, seules mes cernes dessinaient mon maigre visage. Le creux de mes joues révélait mon agonie. Mon quotidien était réduit à cette poche qui parvenait difficilement à effacer ces années de souffrances. Tremblant de tous mes membres, criant silencieusement ma douce rémission. C'est avec beaucoup de délicatesse que médecins, infirmiers, psychiatre et psychologue ont tenté de me raisonner face à mon acharnement. Alors que pour moi on se comportait à mon égard comme un monstre sans âme ni cœur. Mais il est vrai qu'ils agissaient souvent brutalement comme pour réveiller en moi mes sentiments que je parvenais à étouffer dans le naufrage de mon chagrin. Mes parents ne s'étaient pas rendu compte de l'ampleur du désastre, de furtives larmes s'échappaient de leurs pupilles face à la décadence de leur propre chair. Troublés par le sournois sourire que leur minable fille leur renvoyait, ils participèrent à l'écueil de ma vie. Et sans que personne ne puisse y changer la maladie m'avait tristement noyée dans le néant. Désarmée d'espoir, j'ai perdu pied dans le tragique dénouement de la maladie. Je ne me trouvais pas assez jolie, mon corps me renvoyait un reflet indescriptible, monstrueux, j'étais bien trop aveuglée par l'atrocité de mes pensées. Séparée de toute estime, je me considérais telle une personne détestable.

Ils espéraient tous au fond d'eux, et même moi, que mon enfer cesserait, que je finirai par vaincre ce traumatisme secrètement enfoui. Rien, rien de tout ça. Cette haine sans limite, contre l'être que j'étais, m'avait alors réduit en poussière.

Effroyable réalité, funèbre combat contre l'indomptable désespoir, je reste à nouveau seule face à ma détresse, ce mal-être que nul n'a pu apprivoiser, il consume péniblement mes dernières calories qui me maintiennent en vie. Ce mépris insoutenable que j'éprouvais pour moi m'a alors ôté des vivants. Allongée sur cette planche en bois, j'agonise dans mes derniers instants. Je suis l'absence qui déchire et déchirera mes proches, je suis le vide qui laisse et laissera amèrement derrière lui un trou béant dans le cœur des gens, je suis cet être encore ébranlé que nul n'aura pu protéger de son propre génocide.